



HAL
open science

“ María Zambrano, entre dialogue médiat et contrarié et
dépassement hétérodoxe du bergsonisme, ou
l’accouchement d’un humanisme post-bergsonien “
flamenco ” ”

Camille Lacau St Guily

► To cite this version:

Camille Lacau St Guily. “ María Zambrano, entre dialogue médiat et contrarié et dépassement hétérodoxe du bergsonisme, ou l’accouchement d’un humanisme post-bergsonien “ flamenco ” ”. Clartés de María Zambrano, pp.87-110, 2013, 978-2-86781-891-2. hal-03537478

HAL Id: hal-03537478

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03537478v1>

Submitted on 20 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Camille Lacau St Guily, « María Zambrano, entre dialogue médiat et contrarié et dépassement hétérodoxe du bergsonisme, ou l'accouchement d'un humanisme post-bergsonien "flamenco" », in *Clartés de María Zambrano*, Raphaël Estève (dir.), Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux III, octobre 2013, ISBN 978-2-86781-891-2, p. 87-110.

María Zambrano, entre dialogue médiat et contrarié et dépassement hétérodoxe du bergsonisme ou l'accouchement d'un humanisme post-bergsonien « flamenco »

Camille LACAU ST GUILY
ILCEA-CERHIUS/ Grenoble III

*Es siempre sin abstracción, sin principios, como nuestra más honda verdad se revela. No por la razón pura, sino por la razón poética*¹.

Le dialogue initial que noue María Zambrano (1904-1991) au philosophe français Henri Bergson (1859-1941) est un dialogue médiat et contrarié. En effet, c'est par le prisme de Miguel de Unamuno (1864-1936) et de deux de ses professeurs, à l'Université Centrale de Madrid, José Ortega y Gasset (1883-1955) et Manuel García Morente (1886-1942), qu'elle le découvre. Et même si elle a accès très tôt, dans toutes les bibliothèques madrilènes notamment, au penseur de la durée, de l'intuition et de l'élan vital, il est probable qu'elle ait alimenté un lien initial avec le bergsonisme par le biais de ces trois maîtres².

Or, hormis dans le cas du Pédagogue espagnol de la philosophie – García Morente –, le dialogue de ces derniers avec le penseur français n'est ni enthousiaste, ni bienveillant. Cependant, Bergson leur impose un magistère intellectuel puissant dont ils ne se démarquent pas vraiment, mais que la jeune philosophe poétesse, elle, par sa sympathie envers Bergson, par sa soif humaniste, poétique, vitale, de concret et d'incarnation – expliquant en grande partie la correspondance de sa pensée avec la sienne –, mais aussi par son hétérodoxie, parviendra, malgré leur « médiation contrariée », à s'appropriier, métaboliser, puis dépasser.

D'abord, initialement par l'intermédiaire de ses maîtres, Zambrano reprend à Bergson sa critique de l'intellectualisme, du conceptualisme et se retrouve dans certaines des propositions qu'il suggère pour dépasser l'abstraction métaphysique. L'intuition bergsonienne qui cherche à épouser la singularité du vivant aura une incidence importante dans la maturation de sa pensée de la « Raison poétique ». D'ailleurs, sa volonté acharnée de réconcilier philosophie et poésie ne naît pas *ex nihilo*. Elle est, pour une part, une réponse dialectique au « vitalisme poétique » de Bergson. Elle en propose, pour ainsi dire, une métabolisation *sui generis* que nous considérons comme une forme d'« humanisme post-bergsonien "flamenco" ».

Comme lui, elle cherche à en revenir à l'homme : sa pensée constitue donc un humanisme, précisément un « néo-humanisme ». En cela, elle semble s'inscrire dans une filiation bergsonienne qu'il faudrait plutôt appeler positionnement « post-bergsonien », le préfixe marquant l'idée d'un dépassement. Or, pourquoi parler de dépassement plutôt que de filiation bergsonienne ? Parce que son œuvre est un hymne expressionniste à l'homme incarné et vivant. Elle dépasse ainsi le bergsonisme en donnant une réponse spécifique et originale au philosophe français qui, lui, est resté silencieux dès lors qu'il a fallu évoquer la langue capable de rendre compte des ondulations et du concret de l'univers, la langue de l'anti-intellectualisme et de l'intuition³. Zambrano revendique ce langage comme une langue à la fois philosophique et poétique et s'essaye à le parler. Sa pensée est, de surcroît, « flamenca » en tant que Zambrano concède à la chair, au vivant, au physique, une place philosophique primordiale, déconstruisant ainsi la verticalité métaphysique et hiérarchisée de Platon. Dans la lignée de Bergson, elle élabore une pensée anti-platonicienne, mais ne craint pas de revendiquer la paternité d'une « philosophie poétique » où l'expression lyrique de la vie n'est pas antithétique à la philosophie, comme dans une vision dualiste où il

¹ María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española* [1939], Madrid, Ediciones Endymion, 1996, p. 47.

² Les bibliothèques de la Résidence des Étudiants, des Athénées, du Musée Pédagogique National et des Universités se remplissent des œuvres du philosophe, entre les années 1900 et 1910. Les trois maîtres de Zambrano possèdent également, dans leur bibliothèque privée, avant 1910, les œuvres majeures de Bergson.

³ Bergson parle parfois des figures du « romancier hardi » et du poète de talent, capables de rendre compte du monde dans sa singularité, sa durée ; mais il considère, la plupart du temps, que la réalité, précisément la liberté de l'homme, est « intraduisible » (Henri Bergson, *Œuvres*, Paris, PUF, 2001, p. 145), que les symboles ne peuvent l'exprimer.

existerait, d'une part, les artisans-poètes, vivants, évoluant dans des miasmes cosmiques, d'autre part, des idées décharnées, parcellant un ciel méta-physique. Bergson est peut-être, pour une part, à l'origine de cette « réhorizontalisation » par Zambrano du monde. Mais elle le dépasse parce qu'elle parle cette langue incarnée et vibrante, à la fois poétique et philosophique, véritablement « flamenca ».

Ce dernier terme n'est, toutefois, pas d'elle. Nous l'utilisons parce qu'il nous semble exprimer le mieux la spécificité physique et poétique de la philosophie espagnole. Nous y recourons également en référence à un essai majeur de Federico García Lorca (1898-1936) qui constitue, selon nous, le manifeste de la singularité de la Pensée espagnole, *Juego y teoría del duende*, qu'il prononce, en 1933, à Buenos Aires. Il peut sembler étrange de considérer que ce texte témoigne de la particularité de la métaphysique espagnole, puisque précisément le poète Lorca souligne que le *duende* n'est pas philosophique. Mais justement, il montre, en cela, que l'Espagne est la terre de la (méta-)physique, d'une pensée « entrailleuse », viscérale, fondamentalement anti-intellectualiste, et que son originalité repose sur l'expression incarnée de ses poètes « -physiciens ». Or, Zambrano s'inscrit dans cette tradition trop souvent non revendiquée de la Pensée espagnole qui cherche à traduire l'incarnation, dans une langue poétique expressionniste.

Enfin, la force du dialogue de Zambrano avec le bergsonisme s'explique sans doute par le drame existentiel nihiliste dont elle fait l'expérience, lors de la guerre fratricide espagnole et de l'exil. La faille tragique que ces derniers creusent en elle dynamise paradoxalement son dialogue avec le bergsonisme et le relance. La soif introspective qu'elle développe à la suite de cette crise existentielle, son besoin d'en revenir à une parole authentique et vivante, l'élan vital qu'elle découvre en elle, sa quête viscérale de liberté, de se faire « poète », au sens étymologique du terme, de sa propre vie, prennent racine, pour une part, dans quelques-uns des philosophèmes fondamentaux de la conceptualité bergsonienne. Toutefois, cette déchirure profonde dont elle est porteuse, comme actrice du drame de son exil, la conduit, encore une fois, à la dépasser en singularisant l'approche qu'elle en a.

Par conséquent, n'est-elle pas trop dure avec elle-même lorsqu'elle écrit, dans une lettre, à Rosa Chacel (1898-1994) : « *Nací para ser hija, discípula, para obedecer* »⁴ ? N'est-elle pas, au contraire, une hétérodoxe, capable de métaboliser chaque expérience dans une prose poétique et philosophique, vivante et expressive ?

1. MARIA ZAMBRANO, ELEVE DE « BERGSONIENS » ESPAGNOLS

La connaissance par María Zambrano d'Henri Bergson (1859-1941) et du bergsonisme lui vient initialement des lectures de ses maîtres, notamment Unamuno, et des cours auxquels elle a assisté, particulièrement à l'Université Centrale, dès 1924, d'Ortega y Gasset et García Morente. C'est donc primordialement par leur dialogue personnel avec l'œuvre du philosophe qu'elle découvre Bergson.

L'empreinte la plus puissante que ce dernier laisse, à la fin du XIX^e siècle, et qui va avoir une importance décisive dans la marche des idées mondiales et espagnoles, est la critique de l'intellectualisme platonicien, hégélien et kantien, ainsi que des travers du positivisme, oublieux de l'homme. Cette critique fondamentale – condition de l'entrée de l'humanité dans une forme de contemporanéité métaphysique – est reprise par Unamuno, dès la fin du XIX^e siècle, puis quelques années plus tard, par Ortega y Gasset, et diffusée de façon didactique par « l'éclaircisseur bergsonien » en Espagne, García Morente. Or, hormis ce dernier, si ces figures majeures de l'intellectualité espagnole ont souvent omis de manifester leur dû à l'égard de Bergson, il faut replacer le courant anti-intellectualiste et « néo-humaniste » dans l'une de ses filiations originelles, bergsonienne. C'est ainsi que l'on comprendra mieux comment Zambrano est devenue l'une des héritières espagnoles du bergsonisme.

Unamuno, l'un des plus grands maîtres spirituels de Zambrano, a été parmi les premiers en Espagne à assimiler cette critique, entre autres, bergsonienne, et à la métaboliser dans ses écrits. D'ailleurs, un certain nombre d'Espagnols découvre cette sensibilité par sa médiation, ignorant souvent que Bergson fut l'un de ses inspirateurs majeurs, notamment dans sa dénonciation des systèmes conceptualistes, mortifères et anti-vitaux, dans son souhait d'en revenir à la « concrétude » humaine, à son intériorité, et de traduire la réalité humaine, dans une prose presque poétique. L'humanisme introspectif, vivant et concret d'Unamuno doit ainsi beaucoup au bergsonisme. La conceptualité anti-intellectualiste et humaniste qu'Unamuno transmet à la jeune philosophe poétesse s'enracine bien dans un terreau bergsonien⁵. En effet, lorsqu'Unamuno lance,

⁴ Ana Rodríguez-Fischer, ed., *Cartas a Rosa Chacel*, Madrid, Cátedra, 1992, p. 47.

⁵ Zambrano n'est pas la seule disciple « bergsonienne » d'Unamuno. Très apprécié par elle, le poète Antonio Machado (1875-1936), avant de connaître, « en chair et en os », Bergson, en assistant, en 1910-1911, à ses cours au Collège de France, le découvre, par l'intermédiaire contrarié d'Unamuno.

dans son manifeste introspectif, l'appel immanentiste – « ¡Adentro! »⁶ –, en se revendiquant de saint Augustin, il propose, également, une version hispanisée, métabolisée de l'humanisme introspectif bergsonien. De même, lorsqu'il critique l'idéocratie, dans son essai « Ideocracia »⁷, et donc la tyrannie des idées et de l'intellectualisme, lorsqu'il hurle son désir d'en revenir à l'homme « en chair et en os », principalement dans *Del Sentimiento trágico de la vida*⁸, il hispanise certains philosophèmes bergsoniens. Et c'est à cette conceptualité néo-humaniste bergsonienne « unamunianisée » que Zambrano va être particulièrement sensible⁹.

Or, pour rendre compte de la filiation bergsonienne de la pensée unamunienne de Zambrano, il nous faut corriger une construction historiographique erronée. Unamuno et Bergson n'ont pas philosophé, comme le soutiennent quelques-uns, « en totale indépendance, dans un contexte mental et social distinct »¹⁰. Unamuno est entré en dialogue avec Bergson, et ce dernier a eu un impact déterminant sur lui. Ainsi, Zambrano aura accès initialement au bergsonisme à travers la métabolisation *sui generis* unamunienne des philosophèmes bergsoniens.

Primordialement, Bergson a donc correspondu, dans un dialogue indirect, par la médiation « contrariée » d'Unamuno, avec la jeune femme. Il a sans doute concouru, avec d'autres, à réveiller en elle un goût pour l'incarnation humaine, pour son concret, pour sa vitalité, à lui faire sentir que la saveur d'un individu ne vient pas de sa capacité à se couper de son « élan vital » pour élaborer et penser le monde de façon théorique et intellectualiste. Zambrano découvre probablement très tôt en lisant les essais philosophiques, mais surtout certains poèmes bergsoniens d'Unamuno¹¹, que le monde se suggère dans une langue poétique qui tente de traduire ses ondulations, son mouvant, sa durée. Elle a sans doute été sensible à la volonté du « philosophe-poète » espagnol de parler une prose poétique qui cherche à passer outre « les distinctions tranchées »¹², les juxtapositions qui compartimentalisent, afin de parler le langage de la « grâce »¹³. Cette quête à la fois philosophique et poétique d'Unamuno qui s'enracine, pour une part, dans des réflexions et une conceptualité bergsonienne, inspirera beaucoup Zambrano qui nouera avec le penseur basque un dialogue réel, « de chair et de sang », contrairement à celui d'Unamuno avec Bergson. Par conséquent, il est celui qui a initialement introduit de façon, certes, détournée et contrariée mais bien réelle, Bergson, du moins, la conceptualité bergsonienne, dans le cœur pensant de Zambrano.

Cette découverte initiale du bergsonisme à la source unamunienne par Zambrano se double d'un foyer ortéguien, Ortega y Gasset nourrissant toutefois, lui aussi, un lien complexe avec le philosophe français. Il ne confesse pas (beaucoup) non plus son dû à l'égard de la pensée bergsonienne. Pourtant, sa critique des excès de l'intellectualisme doit également au bergsonisme de la première heure. D'ailleurs, sa théorie du « ratiovitalisme », si elle dit vouloir dépasser les outrances du rationalisme et du vitalisme, réduisant trop souvent, et de façon stratégique ou opportuniste, Bergson à n'être qu'un défenseur d'un vitalisme irrationaliste, transcende-t-elle réellement le bergsonisme ? Ortega y Gasset se propose, en effet, de représenter une forme de synthèse finale du rationalisme et du vitalisme. Il veut incarner l'arbitre d'un temps qu'il considère comme écartelé entre deux positions extrêmes, deux outrances « thématiques », et offrir un positionnement intermédiaire et confortable, dans lequel il désavoue la raison pure au profit de la raison vitale. Or, même s'il prétend dépasser, par sa théorie ratiovitaliste, le rationalisme et le vitalisme – dont il voit en Bergson l'un des représentants les plus charismatiques –, qu'en est-il vraiment ? En réalité, il ne propose du vitalisme bergsonien qu'un substitut, une forme épigonale, dans la mesure où le bergsonisme est, lui-même, ode intelligente à la vie.

C'est donc à une source ratiovitaliste, très inspirée du bergsonisme, que Zambrano s'abreuve. Puis, en faisant l'expérience des limites de cette théorie ortéguienne qu'elle ne considérera pas, elle non plus, comme un terme dialectique, cette hétérodoxe la dépassera en s'appuyant sur le bergsonisme, pour accoucher, dès les années 1940, de sa « Raison poétique », sorte d'« apothéose dialectique » non seulement de l'ortéguisme, mais également du bergsonisme.

⁶ Unamuno, « ¡Adentro! » [1900], in *Obras Completas*, III, Ensayos, Madrid, Afrodísio Aguado, S.A., 1950.

⁷ Unamuno, « Ideocracia » [1900], in *Obras Completas*, III, Ensayos, Madrid, Afrodísio Aguado, S.A., 1950.

⁸ Unamuno, *Del Sentimiento trágico de la vida* [1912], Madrid, Espasa-Calpe, 1938, p. 5.

⁹ Zambrano écrira bien plus tard, « *el ser del hombre es interior a la realidad* » (*Los sueños y el tiempo*, Madrid, Siruela, 1992, p. 11).

¹⁰ Enrique Rivera de Ventosa, « Henri Bergson y Miguel de Unamuno. Dos filósofos de la vida », in *Cuadernos de la Cátedra de M. de Unamuno*, XXII, Salamanca, Facultad de filosofía y letras, Universidad de Salamanca, 1972, p. 107.

¹¹ Unamuno, « *Nubes de Misterio* » [1899], *Poesías*, Ed. Manuel Alvar, Barcelona, Textos hispánicos modernos, Editorial Labor, 1975, p. 190-191; « *Credo poético* » [1907], *Poesía completa I*, Prólogo Ana Suárez Miramón, Madrid, Alianza Tres, 1987, p. 53.

¹² H. Bergson, *op. cit.*, p. 10.

¹³ Cette terminologie est celle qu'emploie Bergson, dans sa thèse (*Op. Cit.*, p. 12).

D'autre part, par la médiation d'Ortega, Zambrano a également découvert d'autres philosophèmes bergsoniens. Il a, par exemple, développé une idée initialement bergsonienne et qui séduira son élève, selon laquelle la vie n'est pas « toute faite », mais à faire, qu'elle n'est pas un participe, un « *factum* », mais un gérondif, un « *faciendum* ». De même, nous y reviendrons, la pensée de Bergson qui défend l'idée de la vie comme choix d'homme libre qui, comme un romancier, l'invente et la crée, est reprise par Ortega¹⁴ et sera particulièrement structurante pour Zambrano¹⁵. En outre, la conception bergsonienne, ortéguianisée, selon laquelle l'intimité vivante est une réalité non spatiale mais temporelle et fluide sera importante chez elle.

Mais finalement ce ne sont pas des philosophèmes bergsoniens isolés qui séduisent Zambrano, à travers la parole de ses deux maîtres. Tous deux, dans leur filiation non revendiquée (ou à peine) à Bergson, lui feront prendre conscience de la nécessité moderne de dépasser l'intellectualisme et le conceptualisme morbides pour réintroduire du concret et de la vie, dans le monde, de le « réenchanter », pourrait-on dire. Zambrano sera donc sensible à leur combat « bergsonien », entre autres, de restaurer, lors des trente premières années du XX^e siècle, une forme d'humanisme moderne, de néo-humanisme, en somme de proposer une pensée qui ne soit pas oubliée, parce qu'elle est philosophique, de la vie humaine. Elle sera philosophique précisément comme néo-humanisme vitaliste.

Un autre maître de Zambrano l'invite à nouer un nouveau dialogue indirect avec le bergsonisme, Manuel García Morente. En effet, elle assiste également, à l'Université Centrale, aux cours de celui qui est considéré comme le grand pédagogue et surtout le spécialiste de la philosophie bergsonienne, dans la péninsule. Il publie, par exemple, la première monographie relative à Bergson en 1917, *La filosofía de M. Bergson*¹⁶, après s'être chargé, lors de la visite diplomatique de ce dernier à Madrid, en pleine Première Guerre Mondiale, en mai 1916, de présenter aux étudiants de la *Residencia de Estudiantes* les concepts majeurs du bergsonisme. Or, il est celui qui alimente le lien le plus clair et le moins ambivalent à Bergson et qui va donner à la jeune femme certaines clés didactiques pour pénétrer, puis s'approprier et métaboliser la conceptualité bergsonienne.

Par conséquent, Unamuno et Ortega, sans doute ombrageux devant le magistère exercé par Bergson – qui devient, du temps même de son vivant, une « légende »¹⁷ –, reconnaissent avec difficulté ou rarement leur dû à son égard. García Morente qui a suivi les cours de ce dernier, au Collège de France, et qui l'a même rencontré, lorsqu'il vivait en France, au début du siècle, pendant sa formation scolaire et universitaire, fait connaître, lui, de façon transparente, le bergsonisme à ses élèves et, de ce fait, à Zambrano. Il concourt à éclairer la jeune philosophe sur les lumières bergsoniennes qui participent à construire le chemin de sa pensée. Mais Zambrano n'est pas seulement spectatrice du singulier dialogue que certains de ses maîtres tissent dans l'ambivalence et la contrariété, avec le bergsonisme. Elle en devient très vite une actrice, avant d'en être une métabolisatrice, une penseuse hétérodoxe, capable de le dépasser avec singularité en même temps que, dans ce dépassement *sui generis*, elle consolide une tradition philosophique espagnole vitaliste « flamenca », « se faisant ».

2. APPROPRIATION DE LA CRITIQUE ANTI-INTELLECTUALISTE PAR M. ZAMBRANO

En quoi peut-on dire qu'à son tour, Zambrano a été une actrice du dialogue espagnol avec le bergsonisme ? N'est-ce pas, en un sens, parce que son œuvre semble constituer, sous bien des aspects, une « réponse » au bergsonisme, même s'il serait malhonnêtement réducteur de la circonscrire à n'être que cela ? En effet, non sans lien avec le dialogue qu'elle a construit avec ses maîtres « bergsoniens », l'une de ses problématiques majeures est la critique de l'intellectualisme qui se traduit dans un langage conceptuel trop souvent dévitalisé, non authentique, et qui empêche au penseur de rendre compte du monde dans sa singularité et son vivant. Elle évoque constamment cette idée, notamment dans son essai *Hacia un saber sobre el alma* qu'elle a publié, dans différentes revues, d'Espagne et d'Amérique, entre 1933 et 1944 ; elle y critique, entre autres, le langage oral emprisonnant, en prenant la défense d'une langue écrite libératrice : « *Escribir viene a ser lo contrario de hablar; se habla por necesidad momentánea inmediata y al hablar nos hacemos*

¹⁴ « *La vida humana es, por lo pronto, faena poética* » (J. Ortega y Gasset, *¿Qué es filosofía?*, Madrid, Alianza Editorial, 1958, p. 145). « *El hombre hace mundo, fabrica mundo constantemente, [...]. El hombre es un fabricante nato de Universo* » (J. Ortega y Gasset, *Obras Completas*, tomo V, Madrid, Revista de Occidente, p. 234).

¹⁵ M. Zambrano, *Hacia un saber sobre el alma* [1934], Madrid, Alianza Tres, 1993, p. 74.

¹⁶ M. García Morente, *La filosofía de M. Bergson* [1917], selección e introducción de Pedro Muro Romero, Madrid, Colección Austral, Espasa-Calpe, S.A., 1972.

¹⁷ Albert Thibaudet, *Le bergsonisme*, tome II, Paris, Gallimard, 1923, p. 226.

prisioneros de lo que hemos pronunciado, mientras que en el escribir se halla liberación. »¹⁸ Certes, Bergson ne fait pas l'apologie, dans ses livres, du langage écrit au détriment du langage oral, mais Zambrano s'inscrit dans une préoccupation bergsonienne qui consiste à défendre une langue vraiment libre qui puisse se défaire des articulations artificielles et erronées du monde, construites par des associations linguistiques « toutes faites », des symboles généralisants :

*Habiendo un hablar, ¿por qué el escribir? Pero lo inmediato, lo que brota de nuestra espontaneidad, es algo de lo que íntegramente no nos hacemos responsables, porque no brota de la totalidad íntegra de nuestra persona; es una reacción siempre urgente, apremiante. Hablamos porque algo nos apremia y el apremio llega de fuera, de una trampa en que las circunstancias pretenden cazarnos, y la palabra nos libra de ella. Por la palabra nos hacemos libres, libres del momento, de la circunstancia asediante e instantánea*¹⁹.

L'écriture, parce qu'elle cherche à rendre compte du réel dans sa complexité, permet, pour Zambrano, de sonder les voies impénétrables de l'être. Elle insiste, d'ailleurs, beaucoup sur la nécessité, dans l'écriture, de suggérer le concret, la singularité de chaque chose, idée à laquelle Bergson n'est pas étranger, même si, pour lui, c'est le positionnement métaphysique intuitif qui permet cette saisie adéquate²⁰. Ces isotopies de « concret » et de « vivant » sont omniprésentes dans l'œuvre de Bergson. Zambrano cherche ainsi à défendre la légitimité d'une poésie du singulier, critiquant en cela la vacuité d'une langue abstraite, généralisante, qui solidifierait²¹ le réel. Ainsi, écrit-elle, dans son essai *Filosofía y poesía*, « *el poeta, en su poema, crea una unidad con las palabras, esas palabras que tratan de apresar lo más tenue, lo más alado, lo más distinto de cada cosa, de cada instante* »²². « *El poeta quiere una, cada una de las cosas sin restricción, sin abstracción ni renuncia alguna* », « *la cosa del poeta no es jamás la cosa conceptual del pensamiento, sino la cosa complejísima y real* »²³. Le logos qu'elle défend n'est donc pas conceptuel, puisqu'il veut traduire, dans une « *poesía concreta y viva* »²⁴, la vie dans sa singularité. Elle condamne, comme Bergson, l'intellectualisme entre autres platonicien, figeant et « immobile ». La philosophie n'a pas comme unique modalité d'existence possible, la modalité intellectualiste, et il revient à Bergson, puis dans sa filiation, à Zambrano, le mérite de l'avoir affirmé. Pour Platon, dit Bergson, « *il y a plus dans l'immuable que dans le mouvant, et l'on passe du stable à l'instable par une simple diminution* ». Or, c'est le contraire qui est la vérité »²⁵.

De plus, comme elle le souligne au chapitre « *Poesía y ética* » de son essai *Filosofía y poesía*, « *el poeta se mantiene alerta hasta desvivirse, ante los cambios, ante los menudos y tremendos cambios en que nacen y mueren, se consumen las cosas* »²⁶. Le poète, étonné devant les petites choses du monde, se doit de rendre compte de leur processualité et de leur durée²⁷ : « *En su soledad se le descubre al escritor el secreto, no del todo, sino en un devenir progresivo. Va descubriendo el secreto en el aire y necesita ir fijando su trazo para acabar, al fin, por abarcar la totalidad de su figura.* »²⁸ Comme disciple d'Ortega, lui-même influencé par Bergson et comme lectrice de ce dernier, elle recourt aux formules progressives afin d'insister sur la temporalité non seulement de l'objet dépeint, mais également de l'acte même d'écrire. L'une des autres grandes influences exercées par Bergson sur Zambrano, dans sa critique de l'intellectualisme, consiste dans l'importance que cette dernière accorde à la fidélité de l'écrivain à l'objet qu'il évoque. Beaucoup de ces réflexions font échos à l'essai du philosophe français de 1903, *Introduction à la métaphysique*, où il développe l'une des idées fondamentales de sa pensée, l'intuition, qu'il oppose à l'analyse²⁹. Lorsque Zambrano compare, par exemple dans *Hacia un saber sobre el alma*, l'acte d'écrire à un « *acto de fe* », et ajoute, « *y como toda fe, de fidelidad* », lorsqu'elle considère que « *el escribir pide la fidelidad antes que cosa alguna* » et dit que « *una mala transcripción, una interferencia de las pasiones del*

¹⁸ *Hacia un saber sobre el alma*, op. cit., p. 33.

¹⁹ Op. Cit., p. 31. Bergson exprime cette idée avant elle, notamment dans sa thèse *Essai sur les données immédiates de la conscience* (Bergson, op. cit., p. 87-88).

²⁰ Bergson, op. cit., p. 1401-1402 ; p. 1430.

²¹ Op. Cit., p. 110-111.

²² M Zambrano, *Filosofía y poesía* [1939], Alcalá de Henares, Ediciones de la Universidad, Fondo de cultura eco., Biblioteca Premios Cervantes, 1993, p. 21-22.

²³ Op. Cit., p. 22.

²⁴ Ibid.

²⁵ Bergson, op. cit., p. 1425.

²⁶ *Filosofía y poesía*, op. cit., p. 36.

²⁷ Cf. Bergson, op. cit., p. 51-92 ; p. 129 ; p. 145.

²⁸ *Filosofía y poesía*, op. cit., p. 34. Bergson considère, avant elle, qu'il ne faut pas étudier les phénomènes internes de l'homme « à l'état achevé », mais « en voie de formation » (Bergson, op. cit., p. 149).

²⁹ « Nous appelons [ici] intuition la *sympathie* par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable » (Bergson, op. cit., p. 1395-1396 ; p. 1392-1432 ; p. 1345-1365).

bombre que es escritor destruirán la fidelidad debida »³⁰, elle fait l'apologie, en un sens, de l'intuition bergsonienne. La transparence et la disponibilité doivent permettre à l'écrivain de fusionner avec l'objet pour en exprimer son intériorité le plus adéquatement possible. Dans *Filosofía y Poesía*, elle écrit à ce propos : « *El poeta vive enamorado del mundo y su apeamiento a cada cosa y al instante fugitivo de ella, a sus múltiples sombras, no significa sino la plenitud de su amor a la integridad.* »³¹ Elle défend une forme de mystique érotique bergsonienne.

Aussi, elle se montre disciple anti-intellectualiste de Bergson lorsqu'elle considère que le travail poétique de l'écrivain consiste en un « dévoilement » – « *afán de desvelar, afán irreprimible de comunicar lo desvelado* »³². Elle appelle ce dévoilement à d'autres endroits « aurore », notamment dans *Filosofía y Poesía*. Au chapitre « *Apuntes sobre el tiempo y la poesía* » de *Hacia un saber sobre el alma*, elle développe cette même idée : « *El arte parece ser el empeño por descifrar o perseguir la huella dejada por una forma perdida de existencia.* »³³ Cette idée de « dévoilement » a été largement développée par Bergson³⁴. C'est d'ailleurs pour une part pour cette idée que Bergson a été érigé, par les poètes néo-symbolistes du début du siècle, comme le philosophe du mouvement littéraire symboliste³⁵. C'est lui qui le premier a théorisé sur la nécessité, pour le philosophe, de parler un langage qui cherche à outrepasser l'opacité artificielle des mots et des symboles, à dévoiler l'objet en assouplissant le carcan dans lequel ces derniers l'encerrent trop souvent, pour plonger au cœur des choses, de leur singularité et de leur durée.

De plus, comme Bergson, l'anti-intellectualiste Zambrano pense que le silence peut traduire la complexité de la vie, sa profusion : « *La verdad de lo que pasa en el secreto seno del tiempo, es el silencio de las vidas, y que no puede decirse. "Hay cosas que no pueden decirse."* »³⁶ En cela, Zambrano peut apparaître, elle aussi, comme une sorte de philosophe-poète symboliste ou moderniste, au sens littéraire du terme ; néanmoins, ces vérités indicibles peuvent, selon elle, être exprimées dans l'écriture. Car, pour elle, largement influencée par Bergson, le grand écrivain est celui qui jongle dialectiquement entre silence et expression et qui, dans cette réconciliation subtile, dépasse les articulations logiques, toutes faites, du monde ; il parvient ainsi à en suggérer ses rythmes profonds, sa durée, ce qui n'est évidemment pas sans rappeler la conceptualité bergsonienne :

*La palabra se volverá hacia lo que parece ser su contrario y aun su enemigo: el silencio. Querrá unirse a él, en lugar de destruirle. Es "música callada", "soledad sonora", bodas de la palabra y el silencio. Pero al retroceder hasta el silencio ha tenido que adentrarse en el ritmo; absorber, en suma, todo lo que la palabra en su forma lógica parece haber dejado atrás. Porque solamente siendo a la vez pensamiento, imagen, ritmo y silencio parece que puede recuperar la palabra su inocencia perdida y ser entonces para acción, palabra creadora*³⁷.

Au regard de cette citation, sa parole philosophique est poétique, ce qui nous conduit à souligner que le dialogue anti-intellectualiste qu'elle nourrit manifestement et consciemment avec le bergsonisme n'est précisément pas un dialogue strictement philosophique. La « réponse » qu'elle élabore, en un sens, son œuvre au bergsonisme – comme profession de foi néo-humaniste, introspective, anti-intellectualiste et vitaliste – est poétique. Elle ne réagit donc pas à cette pensée, comme méta-physicienne, mais comme « -physicienne », renonçant à l'abstraction, au « méta- » ; comme penseuse-poétesse, ou son équivalent, comme femme « de chair et de sang », elle refuse de publier des textes dévitalisés et moribonds, de recourir à des concepts creux aux relents mortifères. En réalité, la prose de Zambrano en tant qu'elle se déploie poétiquement n'est pas seulement une « réponse » au bergsonisme, mais la proposition de son dépassement. Son accouchement de la « Raison poétique », dans son essai *Hacia un saber sobre el alma*, montre que Zambrano ne veut pas répondre à Bergson, dans un dialogue « théorique » ; elle ne définit pas, n'analyse pas, au sens bergsonien du terme, cette raison. Elle la fait éclore physiquement et poétiquement dans la chair de sa prose. Elle dépasse donc le bergsonisme, en lui adressant une réponse « -physique », « flamenca ». En somme, Zambrano est un peu « l'artiste hardi » dont parle Bergson, dès sa thèse, qui vise à nous « introduire dans cette émotion si riche, si personnelle, si nouvelle, et à nous faire éprouver ce qu'il

³⁰ *Hacia un saber sobre el alma*, op. cit., p. 35.

³¹ *Filosofía y Poesía*, op. cit., p. 111.

³² *Hacia un saber sobre el alma*, op. cit., p. 34.

³³ *Op. Cit.*, p. 39.

³⁴ Bergson, op. cit., p. 88-89 ; p. 1399-1400.

³⁵ François Azouvi, *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, 2007, p. 59-76 ; p. 103-110.

³⁶ *Hacia un saber sobre el alma*, op. cit., p. 33. Nous le disions, Bergson considère, en effet, à la fin de sa thèse, que « la liberté est intraduisible » (Bergson, op. cit., p. 145).

³⁷ *Hacia un saber sobre el alma*, op. cit., p. 42.

ne saurait nous faire comprendre »³⁸. Elle n'est, toutefois, pas seulement artiste, elle est « l'artiste intuit[ive] » dont parle Bergson, et, en cela, philosophe.

Zambrano dépasse donc le bergsonisme parce qu'elle le métabolise dans une prose lyrique et vitale.

3. METABOLISATION *SUI GENERIS* PUIS DÉPASSEMENT « FLAMENCO » DU BERGSONISME

Ainsi, l'œuvre de Zambrano est, sous certains aspects, une forme de réponse «-physique» au bergsonisme ; et c'est en ce sens précis qu'elle le métabolise, puis le dépasse. Son œuvre, elle, n'a pas échoué à constituer la synthèse finale du rationalisme et du vitalisme, la réconciliation de la philosophie et de la poésie, puisqu'elle opère un véritable dépassement non seulement de l'ortégisme comme ratiovitalisme, mais aussi du bergsonisme, en proposant à la pensée d'exulter dans une prose charnelle, « entrailleuse », corporelle, néo-humaniste, post-bergsonienne, donc « flamenca », par la corporéité viscérale poétisée qu'elle revendique.

Zambrano répond, par exemple, à Bergson qu'il n'est pas allé assez loin dans son concept d'intuition. Il n'a pas dit quel langage était celui de l'intuition, hormis son exacte antithèse, le silence, et donc, la langue qui permettrait de rendre compte du réel dans sa singularité, sans recourir à des étiquettes et du « tout fait ». Zambrano, elle, a répondu à ce silence, non pas par la suggestion vague, mais en exprimant avec courage la « Raison poétique ». Elle est donc une disciple hétérodoxe de Bergson. Dans la mesure où elle est allée au-delà de sa définition, qu'elle l'a mise en œuvre, qu'elle l'a actualisée, elle en propose une métabolisation et un dépassement. En effet, jamais Bergson n'est allé jusqu'à ériger la poésie comme langue de l'intuition, ni jusqu'à lui accorder une primauté dans un ordre philosophique. Pourtant, la prose de ce philosophe est celle d'un homme de lettres, voire même d'un poète. Le Prix Nobel de littérature qu'il obtient en 1927 le montre. Par conséquent, certes, comme Bergson, elle veut dépasser le triomphe du *Logos* rationaliste sur la pensée philosophique, et est, en cela, dans une filiation post-bergsonienne. Mais, Zambrano n'invente pas seulement une sorte d'intuition bergsonienne hispanique, elle l'« encharne » (P. Valéry), devenant sous sa plume une mystique physique, expressionniste, « flamenca ». En ceci, Zambrano propose une vision singulière et renouvelée de ce que doit être la philosophie.

En même temps, il faut ajouter qu'elle incarne une spécificité de la philosophie espagnole contemporaine, qui est souvent fade dès lors qu'elle se veut intellectualiste, et brillante dès qu'elle est poétique et vivante³⁹. Zambrano, dans son dépassement original du bergsonisme, participe ainsi à la construction d'une tradition philosophique espagnole, une philosophie littéraire très physique, une philosophie qui défie le monde en le pénétrant poétiquement.

Et ces racines andalouses concourent à la définition de cette tradition philosophique, car elle montre que la pensée espagnole atteint des accents sublimes, dès lors que sa quête philosophique ne se joue pas dans une aspiration transcendante, métaphysique et intellectualiste, mais dans une intuition physique « flamenca », à l'écoute de la poésie que suintent viscéralement sa chair et l'ensemble de ses sens. Comme elle le dit au chapitre « Mística y poesía » de *Filosofía y poesía*, « es que la poesía ha sido en todo tiempo vivir según la carne »⁴⁰. Pour elle, la raison poétique est ainsi « la que se desliza por los interiores », « el logos que se biciera cargo de las entrañas »⁴¹. Selon elle également, la grâce vient d'une « apertura de su conciencia a su alma, de su corazón y aun de sus entrañas a su conciencia »⁴². Elle prend ainsi, une nouvelle fois, le contre-pied du platonisme, métabolise le bergsonisme et le distance.

L'Andalouse « encharne » ainsi la quête bergsonienne, déjà revisitée par Unamuno, l'hispanise et la dépasse, parce que, pour elle, revitaliser le monde, c'est se plonger moins dans une âme abstraite que dans une chair qui sent, qui respire, qui frémit, dans des entrailles, dans un corps vibrant. Elle outrepassa, en ce sens, l'image orphique du corps comme tombeau⁴³. Zambrano dit aussi, dans *Filosofía y poesía*, que « el poeta vive según la carne y más aún, dentro de ella. Pero la penetra poco a poco; va entrando en su interior, va haciéndose dueño de sus secretos y al hacerla transparente, la espiritualiza ». « Poesía es, sí, la lucha con la carne, trato y comercio con ella »⁴⁴. La quête poétique zambranienne est donc bien antithétique à la théorie platonicienne, notamment de l'amour,

³⁸ Bergson, *op. cit.*, p. 15-16.

³⁹ En effet, avant elle, lors de la première moitié du XX^e siècle, d'autres « méta-physiciens » espagnols participent à l'élaboration de cette tradition philosophique espagnole tels que, à titre d'exemple, Juan Domínguez Berrueta (1866-1959), Antonio Machado (1875-1936), Victoriano García Martí (1881-1966).

⁴⁰ *Filosofía y poesía*, *op. cit.*, p. 47.

⁴¹ M. Zambrano, *De la Aurora*, Madrid, Turner, 1986, p. 123.

⁴² M. Zambrano, « La religión poética de Unamuno », en *España, sueño y verdad*, Madrid, Siruela, 1994, p. 112.

⁴³ Elle revendique ce dépassement, notamment dans *Filosofía y poesía*, *op. cit.*, p. 48.

⁴⁴ *Op. Cit.*, p. 62.

qui repose, comme elle le dit elle-même, sur « *un desasimiento del cuerpo* »⁴⁵. Or, dans cette volonté d'encharner la quête poético-métaphysique, elle dépasse également, et de façon plus globale, la métaphysique moderne qui est amputée de quelque chose dans son déni du corps et de la chair de l'homme : « *De ahí el que la metafísica moderna se nos aparece siempre como después de haberle sido extraído algo. Y el hombre que esa metafísica diseña, un tanto vacío, un tanto deshumanizado, o, tal vez, desdivinizado a fuerza de querer divinizarse.* »⁴⁶

Enfin, Zambrano a su revisiter le bergsonisme dans son œuvre, d'une autre façon. Les expériences tragiques et nihilistes qu'elle fait, lors de la guerre civile et de l'exil, participent paradoxalement à renouer et réimpulser son dialogue avec le bergsonisme, en même temps qu'elle le dépasse.

4. L'EXIL DE MARIA ZAMBRANO OU L'EXPERIENCE NIHILISTE COMME MOTEUR D'UNE NOUVELLE APPROPRIATION PUIS D'UN DEPASSEMENT DU BERGSONISME

Il faut d'abord souligner que l'expérience faite douloureusement par Zambrano de la guerre civile et de l'exil l'a sans doute amenée, à un moment, à dépasser la conceptualité bergsonienne, au sens où elle s'en est démarquée. En effet, le bergsonisme, « avec son optimisme fondamental, son style accordé à une méthode de calme méditation » peut-il « répondre à l'attente d'une époque submergée d'inquiétude et d'angoisse, décidée à faire sa part à l'absurde »⁴⁷ ? « La plénitude d'une "philosophie du plein" pour laquelle le néant n'est qu'un artifice intellectuel, un pseudo-concept engendrant un pseudo-problème et une fausse "angoisse métaphysique" »⁴⁸ ne conduit-elle pas Zambrano, à certains moments de son existence, à se détacher du bergsonisme, en se laissant envahir par un « sentiment tragique de la vie », par l'impression désolante que le nihilisme triomphe sur l'humanité ? En effet, en 1939, puis plus tard, elle fait le constat amer selon lequel le monde rationnel s'écroule vertigineusement : « *Hoy este mundo [del racionalismo] se desploma. Nos ha tocado a nosotros, los vivientes de hoy, [...], soportar su derrumbamiento. [...]. Es el tiempo del desamparo, del triste desamparo humano de quien no siente su cabeza cubierta por un firmamento organizador.* »⁴⁹

De même, envahie par des angoisses nihilistes post-guerre civile, -exil ou -Seconde Guerre Mondiale, Zambrano a pu exprimer des impressions de morcellement, de fragmentation ou de division, recourant, pour les décrire, à des schèmes anti-bergsoniens par excellence.

*Llega el momento en que el individuo es apenas otra cosa que función social, instrumento; no le queda horizonte propio, independencia, libertad. Es el momento de la desindividualización, de la deshumanización también. [...]. Si algo se ha aprendido últimamente, es que una sociología española hubiera sido necesaria, lo será tal vez más, para descongestionar la apretada vida, para devolverle su fluidez, su continuidad, el grado de cohesión verdadera y normal. Se había llegado en la vida española a un extremo de desintegración, de aislamiento; precisamente al sentirse el individuo sin horizonte se sentía no ligado, sino aislado*⁵⁰.

Certes, elle fait, comme Bergson, le constat que l'homme ne peut plus être considéré comme une « identité homogène », que l'homme est « plusieurs choses à la fois », mais, dans une vision fragmentaire et morcelée – « *pues donde comienza la vida comienza la discontinuidad* »⁵¹ –, alors que, précisément, Bergson pense le moi intérieur comme une « pénétration intime d'états et de modifications » et « qui subissent une altération profonde dès qu'on les sépare les uns des autres pour les dérouler dans l'espace »⁵². Pour le philosophe de la durée, le moi intime de l'homme implique au contraire « fusion et organisation »⁵³.

Ainsi, elle a pu outrepasser le bergsonisme, parce que cette philosophie – sorte d'ode heureuse à l'élan vital et indivisible qui traverse l'homme et l'humanité – est une « philosophie d'avant-guerre » (J.-P. Sartre). L'élan de joie qui l'anime ne rend pas compte des crises existentielles, d'angoisse et de morcellement qui ont bouleversé l'humanité après l'expérience morbide d'une guerre fratricide, de l'exil, de la Seconde Guerre Mondiale ou de l'holocauste. Toutefois, Zambrano n'est pas fondamentalement « tragiciste » ni

⁴⁵ *Op. Cit.*, p. 64.

⁴⁶ *Op. Cit.*, p. 95.

⁴⁷ R. Jolivet, « Réflexions sur le déclin du bergsonisme dans les années d'après-guerre », in *Bergson et nous*, Bulletin de la société française de philosophie. Acte du X^e congrès de philosophie de langue française, Paris, Armand Collin, 1959.

⁴⁸ François Meyer, *Pour connaître la pensée de Bergson*, Paris, Bordas, 1964, p. 119.

⁴⁹ *Pensamiento y poesía en la vida española*, *op. cit.*, p. 11 ; p. 13. Elle fait le même constat dans *La Agonía de Europa* [1945].

⁵⁰ *Pensamiento y poesía en la vida española*, *op. cit.*, p. 47.

⁵¹ *Los sueños y el tiempo*, *op. cit.*, p. 41.

⁵² Bergson, *op. cit.*, p. 83.

⁵³ Bergson, *op. cit.*, p. 85.

fataliste. Elle ne veut pas s'en tenir au nihilisme ni à la morbidité de ces expériences. Et une soif vitaliste émerge en elle, cette fois non plus en écoutant ses maîtres, notamment « bergsoniens », mais de son désarroi, de son expérience d'une béance, d'une déchirure intime :

Conocimiento del hombre no será sino el movimiento de reintegración, de restauración de la unidad humana hace tiempo perdida en la cultura europea. No hace falta insistir en mostrar la atomización de todo lo humano, la tristísima fragmentación a que se ha llegado, primero en el pensamiento; luego, en el arte, y por último, en el hombre mismo, en el hombre vivo al que se ha mutilado con la más horrible de las mutilaciones extrayéndole su dignidad, su primacía moral⁵⁴.

D'ailleurs, elle considère que « *este género de fracaso es la garantía justamente de un renacer más completo. Del conocimiento poético español puede surgir la "nueva ciencia"* »⁵⁵. De l'expérience tragique, naît le besoin de nouveauté, de renaissance. Or, ce n'est plus sa seule appétence naturelle qui lui fait ressentir un enthousiasme face aux discours vitalistes de certains de ses maîtres, mais son expérience tragique. Elle cherche à renouer avec l'énergie vitale. Elle veut convertir la négativité du morcellement en un moteur de vie. Le bergsonisme constituera l'un de ces vecteurs. Ce sont donc les « circonstances » nouvelles, pour reprendre une terminologie ortéguienne, de l'Espagne brisée et qui l'ont conduite à l'exil, qui remotivent son lien au bergsonisme. Ses maîtres ont ouvert le chemin de Zambrano à Bergson, mais ces circonstances tragiques remotivent son dialogue viscéral, entre autres, avec le vitalisme bergsonien.

En même temps, l'hispanisation à laquelle elle procède de certains philosophèmes bergsoniens nous invite à parler d'un dépassement du bergsonisme. Elle hispanise et, en ceci, dépasse Bergson, dans le sens où elle ne le fait pas seulement sien. L'hispanisation du bergsonisme à laquelle elle procède signifie qu'elle remodèle le bergsonisme sur le drame espagnol. Ce dernier la conduit à singulariser « hispaniquement » sa métabolisation du bergsonisme.

Or, comment Zambrano hispanise-t-elle le bergsonisme, après l'expérience morbide de la guerre ? D'abord, en souhaitant, à nouveau, faire corps poétiquement avec le monde : « *Por el conocimiento poético, el hombre no se separa jamás del universo, y conservando intacta la intimidad, participa de todo, es miembro del universo, de la naturaleza, de lo humano, y aún de lo que hay entre lo humano y aún más allá de él.* »⁵⁶ D'autre part, son expérience tragique d'une forme de béance ou de nihilisme intérieur l'invite, en un sens, à vouloir réactualiser l'immanentisme bergsonien. L'exil remotive autrement sa quête « bergsonienne » introspective : « *Para no perderse, enajenarse en el desierto, hay que encerrar dentro de sí el desierto. Hay que adentrar, interiorizar el desierto en el alma, en la mente, en los sentidos mismos, agudizando el oído en detrimento de la vista para evitar los espejismos y escuchar las voces.* »⁵⁷ Certes, elle n'entend plus, dans cette descente introspective, les voix pleines et entières d'une époque qui n'avait pas encore connu la guerre civile, ni l'exil espagnol, ni la Seconde Guerre Mondiale. Sa défense de l'introspection est donc une démarche néo-humaniste post-bergsonienne en ce qu'elle dépasse l'innocence du bergsonisme, parce que cette plongée intimiste la conduit à faire l'expérience d'un moi intérieur bouleversé. Mais, quoi qu'il en soit, elle promeut jusqu'à la fin de sa vie – soit parfois plus d'un siècle après l'émergence de l'humanisme et de l'immanentisme, bergsoniens, entre autres –, la nécessité de l'introspection dans le cœur vivant de l'homme. Et ce sont bien les « circonstances » nouvelles de l'Espagne en guerre, puis confisquée par une dictature autoritaire, ainsi que sa propre circonstance d'exilée, qui la font renouer avec le bergsonisme et certaines leçons de ses maîtres, inspirés notamment de la conceptualité bergsonienne.

De même, les circonstances nouvelles lui donnent l'envie de se (re-)mettre en quête d'un *Logos* authentique et vivant qui puisse répondre avec force à la tristesse mortifère qui s'est abattue sur l'Espagne. On note chez elle une nécessité de parler de la vie, ce qui ne lui vient pas seulement de ses leçons vitalistes d'étudiante de la Centrale, avant que n'éclate la guerre civile. Elle convoque, dès les années 1940, le bergsonisme, dans une optique différente de son optique initiale, lorsqu'elle le découvre. Elle le mobilise pour contrer le nihilisme hispanique rampant des années 1940-1970 : « *La Esperanza rescatada de la fatalidad es la libertad verdadera, realizada, viviente.* »⁵⁸ La vitalité, aux accents parfois bergsoniens, de ses écrits est la meilleure réponse qu'elle peut offrir à la violence, marquant sa volonté de triompher, par un vitalisme très incarné, de ses expériences mortifères et nihilistes. Elle renoue donc, une nouvelle fois, avec le bergsonisme pour mieux le dépasser.

⁵⁴ *Pensamiento y poesía en la vida española, op. cit.*, p. 51.

⁵⁵ *Op. Cit.*, p. 52.

⁵⁶ M. Zambrano, *Obras reunidas*, Madrid, Editorial Aguilar, Col. Estudios Literarios, 1971, p. 296.

⁵⁷ M. Zambrano, *Los bienaventurados*, Madrid, Siruela, 1990, p. 41.

⁵⁸ M. Zambrano, *El hombre y lo divino*, México, FCE, 1986, p. 250.

Enfin, cette réaction vitale post-bergsonienne, voire qui dépasse radicalement le bergsonisme par la rupture qu'ont introduite, dans le tissu de son existence, la guerre civile et l'exil, se traduit par la soif de liberté qu'elle exprime. Elle veut en être l'artisan et reprend à cette occasion d'autres philosophèmes bergsoniens qui avaient été orteguianisés, puisqu'elle se réapproprie une idée phare du bergsonisme, reposant sur la nécessité de devenir artisan/-iste de sa propre existence.

L'exil a donc conduit Zambrano à hispaniser et dépasser nouvellement le bergsonisme. Elle convoque, en effet, certains philosophèmes bergsoniens, dans les circonstances tragiques dans lesquelles se trouvent son pays et elle-même, en devant le fuir : ceux d'immanentisme, de vitalisme, de liberté d'un homme artisan de sa vie. Cependant, elle les métabolise par hispanisation, dépassant radicalement la pensée innocente, « virginale » de Bergson.

CONCLUSION

Le dialogue de Zambrano avec Bergson n'est pas un dialogue uniquement médiat et contrarié, celui qu'elle élabore initialement par le biais de trois de ses maîtres, Unamuno, Ortega y Gasset et García Morente. Le dialogue qu'elle noue avec lui est celui d'une femme libre avec un penseur qui participe à la faire accoucher, dans une dynamique hétérodoxe, d'un néo-humanisme « flamenco », une pensée expressive et charnelle, à la fois vitale, anti-intellectualiste et poétique. Cependant, elle a su métaboliser le bergsonisme, dans une fécondation spirituelle hispanique, moins métaphysique, que « flamenca ».

D'autre part, le néo-humanisme flamenco, viscéral et expressionniste que représente la pensée de Zambrano, en même temps qu'il exprime son originalité, rend compte d'une spécificité de la philosophie espagnole. On cherche trop souvent cette philosophie là où elle n'est pas, là où elle n'apparaît que comme une pâle copie, épigone de la métaphysique européenne ou mondiale, en bonne élève platonicienne. Beaucoup ont ainsi rejeté avec virulence ou mépris les philosophies vitalistes et anti-intellectualistes en Espagne, comme s'ils les craignaient. Un certain nombre a considéré le vitalisme et l'anti-conceptualisme comme des pensées incomplètes, voire dangereuses, qu'il fallait éliminer de la péninsule. Trop de penseurs, avant même la guerre civile, puis les historiographes, ont cherché à nier ou gommer la spécificité de la Pensée espagnole, moins méta-physique que -physique, en ce sens, « flamenca », comme si elle dénotait une faille, une carence conceptuelle espagnole, le symptôme de son incapacité à systématiser et théoriser. Pour Zambrano elle-même, cet anti-intellectualisme poétique est une force : « *En realidad, el español solamente es capaz de encontrar su equilibrio, de conservar la fluidez de su vida por la poesía, por el conocimiento poético de las cosas [...]. Si se hace racionalista se encierra, pierde su fluidez y se hace absolutista; reaccionario, enemigo de la Esperanza*⁵⁹. »

Il faudrait donc reconstituer l'histoire de la philosophie espagnole qui fut également vitaliste et poétique. Sa puissance repose en partie dans le dialogue qu'elle a su tisser avec la poésie. Mais alors faut-il continuer à ériger les philosophes conceptualistes en protagonistes de la tradition philosophique espagnole ? Car les acteurs de la philosophie espagnole ne seraient-ils pas ses essayistes et ses artisans-poètes ? Quand osera-t-on enfin renverser Platon en Espagne ?

Bibliographie

Aguilera Portales, Rafael Enrique, «Razón poética, racionalismo y modernidad, en la filosofía del exilio de María Zambrano», in *Espéculo*. Revista de estudios literarios, 2007, p. 32-62.

Azouvi, François, *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, NRF essais, 2007.

Balza, Isabel, *Tiempo y escritura*, Bilbao, Iralka, 2000.

Bergson, Henri, *Œuvres*, Paris, PUF, 2001.

Clavo Sebastián, María José, «El tema del hombre en María Zambrano», CIF TXVIII, fasc. 1 y 2, Universidad de la Rioja, 1992, p. 129-148.

Ferraro, Carmine Luigi, «María Zambrano, intérprete de Miguel de Unamuno», in *Cuad. Cát. M. de Unamuno*, n°34, 1999, p. 13-28.

⁵⁹ *Pensamiento y poesía en la vida española, op. cit.*, p. 50.

- García Morente, Manuel, *La filosofía de M. Bergson* [1917], selección e introducción de Pedro Muro Romero, Madrid, Colección Austral, Espasa-Calpe, S.A., 1972.
- González Lanzellotti, Florencia, «Razón poética e intelección por la belleza: la transdisciplinariedad de la palabra», *in Revista de filosofía*, n°4, 2009, p. 191-198.
- Jolivet, R., «Réflexions sur le déclin du bergsonisme dans les années d'après-guerre», *in Bergson et nous*, Bulletin de la société française de philosophie. Acte du Xe congrès de philosophie de langue française, Paris, Armand Collin, 1959.
- Lacau St Guily, Camille, *Une histoire contrariée du bergsonisme en Espagne (1889-années 1920)*, Alicante, Biblioteca Cervantes Virtual, 2010. <http://www.cervantesvirtual.com/obra/une-histoire-contrariee-du-bergonisme-en-espagne-1889-annees-1920/>
- Lapiedra Gutiérrez, Guillermo, «Una comparación entre Razón vital y Razón Poética. María Zambrano y la Filosofía de la Religión», *in Ilu*, n°2, 1997, p. 64-74.
- Martín Casas, Julio, Carvajal Urquijo, Pedro, *El exilio español (1936-1978)*, Barcelona, Planeta, 2002.
- Meyer, François, *Pour connaître la pensée de Bergson*, Paris, Bordas, 1964.
- Micheron, Cécile, «Introducción al pensamiento estético de María Zambrano: Algunos lugares de la pintura», *in Anales del Seminario de Metafísica*, n°36, 2003, p. 215-244.
- Ortega y Gasset, José, *¿Qué es filosofía?*, Madrid, Alianza Editorial, 1958.
- Ortega y Gasset, José, *Obras Completas*, tomo V, Madrid, Revista de Occidente.
- Enrique Rivera de Ventosa, «Henri Bergson y Miguel de Unamuno. Dos filósofos de la vida», *in Cuadernos de la Cátedra de M. de Unamuno*, XXII, Salamanca, Facultad de filosofía y letras, Universidad de Salamanca, 1972.
- Rodríguez-Fischer, Ana (ed.), *Cartas a Rosa Chacel*, Madrid, Cátedra, 1992.
- Thibaudet, Albert, *Le bergsonisme*, tome II, Paris, Gallimard, 1923.
- Unamuno, Miguel (de), «Nubes de Misterio» [1899], *Poesías*, Ed. Manuel Alvar, Barcelona, Textos hispánicos modernos, Editorial Labor, 1975.
- Unamuno, Miguel (de), «Credo poético» [1907], *Poesía completa* I, prólogo Ana Suárez Miramón, Madrid, Alianza Tres, 1987.
- Unamuno, Miguel (de), *Del Sentimiento trágico de la vida*, [1912], Madrid, Espasa-Calpe, 1938.
- Unamuno, Miguel (de), «¡Adentro!» [1900], *in Obras Completas*, III, Ensayos, Madrid, Afrodisio Aguado, S.A., 1950.
- Unamuno, Miguel (de), «Ideocracia» [1900], *in Obras Completas*, III, Ensayos, Madrid, Afrodisio Aguado, S.A., 1950.
- Villalobos Domínguez, José, «La razón poética en Zambrano como razón radical», *in Cuadernos sobre Vico*, n°9-10, 1998-1999, p. 271-279.
- Zambrano, María, *Obras reunidas*, Madrid, Editorial Aguilar, Col. Estudios Literarios, 1971.
- Zambrano, María, *De la Aurora*, Madrid, Turner, 1986.
- Zambrano, María, *El hombre y lo divino*, México, FCE, 1986.
- Zambrano, María, *Los bienaventurados*, Madrid, Siruela, 1990.
- Zambrano, María, *Los sueños y el tiempo*, Madrid, Siruela, 1992.
- Zambrano, María, *Hacia un saber sobre el alma* [1934], Madrid, Alianza Tres, [1987], 1993.
- Zambrano, María, *Filosofía y poesía* [1939], Alcalá de Henares, Ediciones de la Universidad, Fondo de cultura eco., Biblioteca Premios Cervantes, 1993.

Zambrano, María, *La razón en la sombra. Antología de pensamiento de M. Zambrano*, Ed. de Jesús Moreno Sanz, Madrid, Siruela, 1993.

Zambrano, María, *Pensamiento y poesía en la vida española* [1939], Madrid, Ediciones Endymion, 1996.

Zambrano, María, «La religión poética de Unamuno», in *España, sueño y verdad*, Madrid, Siruela, 1994.